Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 65 (1936)

Heft: 1

Artikel: Paul Claudel et les "centres d'intérêt" [suite]

Autor: Overney, A.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1041445

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

PAUL CLAUDEL ET LES « CENTRES D'INTÉRÊT

(Suite.)

Ainsi *L'Annonce faite à Marie* offre d'abord à notre observation cette terre paysanne dominée par la vaste ferme où le rythme monotone des travaux enchaîne les travailleurs. Ce n'est qu'une ferme pareille à celles que nous connaissons. On entend les coups mats des socques sur les cailloux, les claquements des fouets, les aboiements d'un chien. Et les jours de foire ou lorsque « l'assemblée communale » a lieu, ce sera un défilé de blouses bleues qui ne se hâtent pas. On retrouve dans *L'Annonce* cette prudence, cette sage lenteur, qui font les maisons fortes et sont nécessaires à l'harmonie. Car il ne suffit pas de semer les blés ou de couper les foins, et les efforts sont vains s'ils ne sont disciplinés. L'ordre donne cette stabilité dont on subit le charme lorsque l'on franchit le seuil de ces fermes qui « marchent bien ». On y sent la présence d'un chef, un chef qu'on ne discute pas, qui sait dire « je le veux ». Anne Vercors, le maître de Combernon, impose sa volonté et ses ordres sont acceptés parce qu'il est sage et juste.

« J'ai toujours été juste pour vous. Si quelqu'un dit le contraire, il ment.

Je ne suis pas comme les autres maîtres. Mais je dis que c'est bien quand il faut, et je réprimande quand il faut.

Maintenant que je m'en vais, faites comme si j'étais là.

Car je reviendrai. »

Ce chef peut partir. Sa vigilance garde encore la maison. On « sent » qu'il est l'appui, la force ; il est un réconfort aux heures graves, un soutien pour les faibles, une crainte — l'œil du maître de La Fontaine — pour les serviteurs négligents.

« Je reviendrai au moment que vous ne m'attendez pas...

Peut-être ce sera le matin, peut-être à midi quand on mange.

Et peut-être que la nuit, vous réveillant, vous entendrez mon pas sur la route. »

Pierre de Craon — le constructeur d'églises — exige le même ordre, la même autorité dans son chantier. Il veut ses apprentis à leur travail, les oreilles fermées aux agitations extérieures. Arrière les porteurs de mauvaises nouvelles, les semeurs de suspicion, les discuteurs, les défaitistes. Il a communiqué cet esprit à tous ses ouvriers. L'un d'eux l'affirme avec humour : « Il dit qu'il ne sait rien que son métier. Celui qui parle politique chez nous, on lui noircit le nez avec le cul de la poêle. » Ne rien savoir que son travail, « car le blé ne pousse pas tout seul », n'est-ce pas le meilleur moyen de l'aimer, d'en jouir et de goûter la paix dans le cadre où l'on vit ? Car ce qui manque surtout, c'est l'amour de l'œuvre, de la tâche régulière qui devient si vite fastidieuse quand le cœur n'y est pas.

Le meilleur moyen encore de ne pas se laisser rouler par les envieux, les avides toujours prêts à exploiter les étourdis. S'il est bien d'avoir des terres, il est mieux de les défendre. Or, il y a souvent « beaucoup de Juifs autour comme mouches ». Aimer son métier, c'est vouloir aussi le mieux connaître, c'est lui donner une « âme », c'est y mettre son honneur, c'est avoir la piété de l'ouvrage bien fait, c'est sauver la dignité de l'artisan qui n'est plus alors une simple machine à produire. C'est à quoi songeait Péguy lorsqu'il évoquait une « petite maison de pauvreté, pareille à sa maison natale, où sa mère rempaillait les chaises, du même esprit, du même cœur et de la même main que les artisans d'autrefois avaient taillé les cathédrales ». (Jérôme et Jean Tharaud : *Notre cher Péguy*. T. I, p. 22.) Toute besogne est alors noble et belle ; l'âme qu'on y met l'élève. Et voici mise en déroute toute l'armée des illusions, des fausses joies, des désirs de luxe et de jouissance. Et voici, au contraire, la grande joie ; elle est le partage de ceux qui sont contents de leur sort — ce qui n'exclut pas les sacrifices — qui vivent avec leur œuvre et se sentent à leur place : ils sont simples et heureux. C'est ce qu'affirme Pierre de Craon :

« J'ai toujours vécu comme un ouvrier ; une botte de paille me suffit entre deux pierres, un habit de cuir, un peu de lard sur du pain...

Béni soit Dieu qui a fait de moi un père d'églises...

O que la pierre est belle et qu'elle est douce aux mains de l'architecte !... »

La jeune paysanne Violaine s'écrie sur le seuil de la grange :

« Ah ! que ce monde est beau et que je suis heureuse !.. »

Plus tard, aveugle, elle rappellera cette joie de jadis et murmurera toute recueillie : « Que c'est beau une grande moisson ! Oui, même maintenant je m'en souviens et je trouve que c'est beau. »

Jusqu'ici nous sommes demeurés dans le plan humain, dans la réalité plus ou moins noble des soucis de chaque jour. Cet amour du travail, cette ardeur à la besogne et ce souci de l'exécution peuvent très bien conduire au plus âpre matérialisme, à l'égoïsme le plus dur, aux calculs les plus intéressés. « Ne rien savoir que son métier » est un principe très dangereux si l'on ne transpose pas cette énergie dans un plan supérieur. L'orgueil, le mépris du pauvre et de tout ce qui dépasse le sillon naissent de là. Mara, la jalouse Mara, meurtrière de sa sœur Violaine, ne connaîtra pas d'autre idéal que le boisseau de blé ajouté aux boisseaux de blé.

« Ces choses seules sont à soi que l'on a faites, ou prises, ou gagnées... J'honore Dieu ! Qu'il reste où il est ! »

Elle insufflera ce même esprit à Jacques Hury, fermera le cœur de cet homme à la bonté, à la pitié. Elle le transformera, le conduira à la dureté, à la haine. Le ciel n'existera plus pour lui que sous la forme d'un nuage de grêle menaçant les récoltes ou d'un soleil implacable desséchant les prairies. Il chasse les pauvres qui s'arrêtent

à sa porte et verrouille ses greniers. Il ne connaît plus que « son droit ». « Comme un paysan qui est à lui tout seul ce qu'il y a de plus haut au milieu de son petit champ tout plat ! »

Ceci mérite déjà notre attention et peut nous faire réfléchir.

* * *

L'Annonce devient un véritable centre d'intérêt lorsque le divin intervient et pénètre ces êtres. Car Dieu agit en eux. Ils ne sont pas, en effet, si avisés qu'ils soient de leurs travaux, uniquement laboureurs. Ils sont chrétiens d'abord, paysans ensuite. Cette atmosphère chrétienne est celle de Combernon. Faire toute chose convenablement, mais savoir qu'il y a une Présence qui domine les choses. Vercors, Violaine, Pierre de Craon croient et organisent leur vie en croyants. Pour eux, Dieu est une réalité infiniment plus vraie que les récoltes et le retour des saisons. Ils sentent Dieu toujours au milieu d'eux.

« O bon ouvrage de l'agriculteur, où le soleil est comme notre bœuf luisant, et la pluie notre banquier, et Dieu tous les jours au travail notre compagnon, faisant de tous le mieux ! »

Dieu tous les jours au travail avec eux. C'est-à-dire qu'ils ont soumis leurs cœurs à cette Présence et vivent en elle. Par elle. Ainsi toute leur vie prend un sens profond, le moindre geste a sa grandeur, la plus humble besogne sa beauté. Leur vie est unifiée, elle se rattache à un Tout. Ils ne font rien d'extraordinaire, du moins au début. Celui qui les voit du dehors faucher l'herbe et paître les troupeaux, ouvrir les sillons, semer les blés, tourner la herse, balayer les araignées, ne soupçonne pas la grandeur qui se cache sous l'apparence commune, l'héroïsme prêt à jaillir. C'est l'héroïsme chrétien de nos fermières, de nos mamans qui ont tant de soucis et de peines, tant d'inquiétudes et souvent d'amertume. Elles portent leur fardeau au jour le jour, de semaine en semaine. Car c'est le dimanche qu'elles font le point et retrempent leur âme. Elles passent silencieuses et douces dans leur effacement. Nous ne soupçonnons pas leur grandeur parce que nous jugeons de l'extérieur. Notre observation s'arrête aux gestes, l'âme lui échappe. *L'Annonce* nous révèle cette intimité et nous engage à la mieux comprendre, autour de nous. Ce qui fait la force du chrétien c'est son abandon à Dieu. C'est exactement le contraire du fatalisme, de « l'à quoi bon » décourageant. C'est une source d'énergie. Dieu nous a voulus là, il s'agit de s'arranger pour que Dieu soit content de nous à cet endroit. Même et surtout si l'endroit est insalubre.

« La sainteté n'est pas d'aller se faire lapider chez les Turcs ou de baiser un lépreux sur la bouche,

Mais de faire le commandement aussitôt,

Qu'il soit

De rester à notre place, ou de monter plus haut. »

Cet abandon ne supprime pas les difficultés, ne rend pas les enfants plus sages, ni les impôts moins lourds. Mais il donne la

confiance qui fait les optimistes, les vrais. Ils espèrent que tout ira mieux demain. Non pas parce que les hommes seront moins fous et la saison meilleure, mais parce que Dieu est là et que « toute la création est avec lui dans un mystère profond ».

« Car à celui qui souffre, les consolations d'un consolateur joyeux ne sont pas d'un grand prix, et son mal n'est pas pour nous ce qu'il est pour lui.

Souffrez avec Notre-Seigneur. »

C'est pour lui que l'on vit, qu'on accepte tout ce qui blesse, tout ce qui meurtrit.

« L'homme qui a préféré Dieu dans son cœur, quand il meurt, il voit cet Ange qui le gardait.

Le temps viendra bientôt qu'une autre porte se dissolve,

Quand celui qui a plu à peu de gens en cette vie s'endort, ayant fini de travailler, entre les bras de l'Oiseau éternel :

Quand déjà au travers des murs diaphanes de tous côtés apparaît le sombre Paradis... »

Nous sommes loin d'une vie active mais sans horizon, sans lumière. Le « sombre Paradis » éclaire ces hommes, la grâce a rempli leur cœur et leur vie est accordée à la charité du Christ. A les juger sur l'apparence ils nous semblent illogiques parfois, un peu fous, dans la même mesure où l'était saint François d'Assise. C'est que leurs gestes dépassent la terre ; on ne peut plus les juger avec un œil terrestre. Ils ne sont plus des « païens qui font tout du dehors » ; c'est leur âme qui travaille. Et sans le savoir, simplement, au travers des durs obstacles de chaque jour ils marchent vers la sainteté. Ils sont ce « bois où l'on a mis le feu » qui ne donne pas « de la cendre seulement mais une flamme aussi ».

Le premier pas de ce départ vers la lumière est la bonté. La bonté matérielle d'abord, envers les pauvres. Il est facile d'exalter la nécessité de l'aumône ; il est plus difficile de se priver soi-même afin de soulager ceux qui manquent de tout. Ce geste n'a pas de sens pour le tenace entasseur de biens. Jacques Hury veut lier à la herse, la figure contre les dents, le miséreux qui lui a volé un fagot. Il oublie que si les pauvres volent du bois l'hiver, c'est vraisemblablement qu'ils ont froid et non pour leur plaisir. Mais Anne Vercors sait qu'un pauvre est l'image de Dieu. Il lui donne deux fagots et il le renvoie « attaché au milieu de peur qu'il ne les perde ». Jacques Hury ne comprend pas. La bonté morale ensuite. Et d'abord la douceur. Saint François de Sales a dit la grandeur, la noblesse de la douceur. C'est une vertu difficile, une autre forme de la charité. Il faut oublier ses soucis, calmer ses nerfs, penser aux autres et à leurs misères. Il faut se renoncer constamment pour garder le sourire qui réconforte, cette aumône du cœur aux cœurs qui vivent autour de nous. Songeons à tout ce que représente de mortification et de générosité ce regard tranquille des bonnes vieilles paysannes dont

les larmes ont ridé les visages et clarifié les âmes. C'est exactement la mère de Violaine qui, plongée en plein mystère qui la meurtrit, ne comprend pas mais se contente de bénir et de rappeler la bonté :

« La peine qu'on a n'est rien, mais celle qu'on a faite aux autres
Empêche de manger son pain.
Songe à cela, mon agneau sacrifié, et dis-toi :
Ainsi je n'ai fait de la peine à personne...
Et tu ne peux pas m'embrasser, mais je puis au moins te bénir, douce, douce Violaine ! »

C'est par sa douceur que Violaine ouvre les yeux de Jacques Hury, lui réapprend la bonté que Mara avait tuée en lui.

« Où je suis il y a patience, pas douleur. »

Il y a peu de cœurs qui résistent à l'appel de la douceur. Celle qui émane de Violaine, comme un parfum d'un vase rompu, conduit Jacques Hury au pardon. « C'est Violaine qui te pardonne. C'est en elle, Mara, que je te pardonne. C'est elle, femme criminelle, qui nous garde réunis. »

Nous pouvons maintenant monter d'un degré vers cet idéal. Les âmes qui sont soumises à la douceur, au pardon, sont soumises aussi à la souffrance. Mieux encore : elles savent que la souffrance est une faveur de Dieu, une preuve de son amour. Non seulement elles acceptent la douleur, mais elles l'aiment et ne cherchent pas à savoir pourquoi elles sont frappées. A quoi sert de souffrir et de supplier ? « Dieu le sait à qui c'est assez que je serve », répond Violaine. Cette réponse ne rappelle-t-elle pas le geste de certains pèlerins de Lourdes partis pour implorer la guérison et qui, devant des misères plus lourdes, demandent spontanément de ne pas guérir ? Nous sommes surpris parfois que Dieu frappe encore des êtres déjà bien meurtris, des personnes que nous savons bonnes et droites. Nous avons tous vu autour de nous les longues maladies qui n'en finissent plus, les êtres qui se meurent à longueur d'années, crucifiés dans leur lit. Avons-nous songé à la grandeur de ces âmes qui ont accepté, qui ont « offert », qui ne désirent plus la guérison ? « Heureux celui qui souffre et qui sait à quoi bon. » C'est le cri de Violaine, lépreuse par charité, qui a sacrifié son amour, son fiancé, sa vie pour sauver Pierre de Craon, Jacques Hury, « Mara la noire ». A Mara qui l'injurie jusque dans sa misère, elle répond : « L'amour a fait la douleur et la douleur a fait l'amour. »

« Le mâle est prêtre, mais il n'est pas défendu à la femme d'être victime. »

Nous vivons ici en plein mystère, en plein surnaturel. Et nous-mêmes, ne sommes-nous pas peut-être du nombre de ces faibles pour qui d'autres payent ; notre vie n'est-elle pas soutenue peut-être par les sacrifices inconnus d'êtres qui sont « victimes » volontaires ; ne recevons-nous pas des grâces que nous devons à la torture d'inguérissables malades ou à la mortification de reclus que l'ascétisme

illumine ! Ce sont des vérités que nous savons, et que nous oublions dans le grand tumulte du monde. Il faut que la jeune paysanne de Combernon qui se traitait d'ignorante nous tire de notre indifférence.

« Et certes le malheur de ce temps est grand.

Ils n'ont point de père. Ils regardent et ne savent plus où est le Roi et le Pape.

C'est pourquoi voici mon corps en travail à la place de la chrétienté qui se dissout.

Puissante est la souffrance quand elle est aussi volontaire que le péché...

Ah ! la coupe de la douleur est profonde,

Et qui y met une fois la lèvre ne l'en retire plus à son gré ! »

C'est exactement ce que nous raconte Ghéon de l'humble femme qui s'en était allée trouver le saint Curé d'Ars et lui demander la guérison de sa fille « sur le dos depuis quatorze ans... et les crachements de sang... et tout le reste ». Le « bon M. Vianney » l'écouta, lui dit que Dieu pouvait guérir la malade. Mais « il y a aussi tant de pauvres âmes sur la terre, qui ne croient pas au bon Dieu et qu'il faut sauver... le bon Dieu aime mieux que vous ne lui demandiez pas ça... Il aime mieux que votre fille souffre encore... C'est un grand honneur qu'il vous fait... l'acceptez-vous ?... il vous prend sur sa croix avec lui... vous et votre fille... » Il avait l'air bien triste, le pauvre homme, c'était pitié. Il a baissé les yeux et il a attendu que je réponde. Alors... vous comprenez, j'ai dit oui, naturellement. C'était trop beau, n'est-ce pas ? ce qu'il m'offrait là. Je ne pouvais pas refuser... Ma fille va être bien contente... quand elle saura. » (H. Ghéon. *Les jeux de l'enfer et du ciel.* Vol. III, p. 270.) C'est, dans toute sa splendeur, la communion des saints. Le seuil de la ferme de Combernon est en vérité le seuil d'un monastère. Anne Vercors cache sous le rude aspect d'un laboureur le cœur d'un moine. Il est ému parce que Dieu l'a comblé de ses bienfaits. Tous ses efforts furent bénis et tandis que « tout périt » il est épargné. Autour de lui tout « est dérangé de sa place », le monde est en désordre, à la place du Roi il y a deux enfants, à la place du Pape trois papes et un concile en Suisse. « Nous sommes trop heureux et les autres pas assez. Cependant ce n'est pas leur faute. » Vercors est « las d'être heureux ». Il veut expier pour ce siècle qui se trompe, qui « n'est plus maintenu par le poids supérieur », qui veut jouir de ses biens « comme s'ils avaient été créés pour lui et non point comme s'il les avait reçus de Dieu en commande ». Vercors partira, pèlerin plein de misère et de foi, pour Jérusalem ; il veut pour lui aussi sa part de jeûne et de souffrance, il veut retrouver « la croix qui tire tout à elle ». On n'a plus besoin de lui à Combernon, les deux enfants sont élevés, il se détachera de tout, il partira afin d'expier pour ceux qui oublient le ciel. Et Vercors le saint moissonneur comprend qu'il n'est pas seul dans son renoncement.

« C'est un grand peuple qui se réjouit et qui part avec moi !

Le peuple de tous mes morts avec moi...

Et puisqu'il est vrai que le chrétien n'est pas seul, mais qu'il communique à tous ses frères,

C'est tout le royaume avec moi qui appelle et tire au Siège de Dieu et qui reprend sens et direction vers lui

Et dont je suis le député et que j'emporte avec moi pour

L'étendre de nouveau sur l'éternel patron. »

Lorsqu'il reviendra, il trouvera « le Roi et le Pontife rendus à la France et à l'univers », il entendra les cloches du Quirinal et du Latran saluer « cette année jubilaire que le Pape nouveau accorde ». Il aura trouvé la paix « faite de joie et de douleurs », celle que donne l'amour. Par l'amour, il a saisi le sens de la vie et de la mort. « Je vis sur le seuil de la mort et une joie inexplicable est en moi. Bénie soit la mort en qui toute pétition du *Pater* est comblée. »

Le vieux laboureur a compris que le but de la vie « n'est pas de vivre, mais de mourir, et non point de charpenter la croix, mais d'y monter, et de donner ce que nous avons en riant ».

A. Overney.

« Mon Syllabaire », manuel d'orthographe d'usage

Après tous les mérites que maintes fois déjà, ici ou ailleurs, on a reconnus à l'ouvrage de Mlle Marchand, il pourrait paraître téméraire de vouloir en causer encore. Qu'on nous permette cependant quelques nouvelles considérations simples et pratiques à un point de vue qui n'a guère été considéré jusqu'ici.

Mon Syllabaire est le livre unique du cours élémentaire. C'est donc à la fois un manuel de lecture, d'écriture, d'orthographe, de vocabulaire, de rédaction, de sciences naturelles, de quoi encore ? Considérons-le, pendant quelques instants, sous cet angle : *Mon Syllabaire*, manuel d'orthographe d'usage.

Souventes fois, on nous a répété en méthodologie que l'enseignement de l'écriture doit marcher de pair avec celui de la lecture. Nous croyons pouvoir déduire de ce principe pédagogique le corollaire suivant : l'enseignement de l'orthographe d'usage est intimement lié à celui de l'écriture et de la lecture. Il ne suffit pas de savoir écrire, n'importe comment, il faut savoir écrire correctement, autrement dit, il faut connaître les règles de l'orthographe d'usage et de l'orthographe grammaticale. Pour aujourd'hui, il s'agira de l'orthographe d'usage seulement. Personne ne contestera l'importance pour un élève qui passe aux cours moyen et supérieur d'en posséder une base solide. L'orthographe grammaticale s'apprendra surtout et mieux aux cours moyen et supérieur, tandis que si l'orthographe usuelle, du moins dans ses éléments, n'est pas apprise au cours inférieur, si elle n'est pas graduée, si elle n'est pas assimilée éléments après éléments — comme ils sont présentés dans *Mon Syllabaire* —, elle ne s'apprendra jamais.

Que nous offre à ce sujet *Mon Syllabaire ?* Il est d'abord le manuel d'orthographe du cours élémentaire ; il faut ensuite qu'il soit le manuel d'orthographe en 2me année. Deux grandes divisions du programme s'imposent donc, à notre avis : l'enseignement de l'orthographe phonétique réservée essentiellement,